

john
fante

la route
de los angeles /
bandini /
demande à la poussière

JOHN FANTE
ROMANS I

« Un jour j'ai sorti un livre, je l'ai ouvert et c'était ça. Je restai planté un moment, lisant et comme un homme qui a trouvé de l'or à la décharge publique. J'ai posé le livre sur la table, les phrases filaient facilement à travers les pages comme un courant. Chaque ligne avait sa propre énergie et était suivie d'une semblable et la vraie substance de chaque ligne donnait sa forme à la page, une sensation de quelque chose sculpté dans le texte. Voilà enfin un homme qui n'avait pas peur de l'émotion. L'humour et la douleur mélangés avec une superbe simplicité. Le début du livre était un gigantesque miracle pour moi. J'avais une carte de la bibliothèque. Je sortis le livre et l'emportai dans ma chambre. Je me couchai sur mon lit et le lus. Et je compris bien avant de le terminer qu'il y avait là un homme qui avait changé l'écriture. Le livre était *Demande à la poussière* et l'auteur, John Fante. Il allait toute ma vie m'influencer dans mon travail. » (Charles Bukowski, 1979)

« Une ligne, dix lignes, une page. On ouvre un livre de John Fante et l'on se dit que c'est ça. Que la vie est là, brute, brutale, brûlante. L'émotion à l'état pur. Des mots qui mordent dans le tendre. Et toute cette souffrance qui jaillit d'un volcan jamais éteint, jamais refroidi. » (André Clavel, *L'Express*)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Garnier et Brice Matthieussent

ROMANS I

*Du même auteur
chez le même éditeur*

GROSSE FAIM, NOUVELLES : 1932-1959

BANDINI

MON CHIEN STUPIDE

LES COMPAGNONS DE LA GRAPPE

L'ORGIE

LA ROUTE DE LOS ANGELES

DEMANDE À LA POUSSIÈRE

LES RÊVES DE BUNKER HILL

LE VIN DE LA JEUNESSE

Chez le même éditeur

PLEIN DE VIE : UNE BIOGRAPHIE DE JOHN FANTE,
PAR STEPHEN COOPER

JOHN FANTE

ROMANS I

LA ROUTE DE LOS ANGELES

BANDINI

DEMANDE À LA POUSSIÈRE

Traduits de l'anglais (États-Unis)

par Brice MATTHIEUSSENT

et Philippe GARNIER

Introduction générale de Brice MATTHIEUSSENT

Nouvelle posface de Philippe GARNIER

Préface et postface de Charles BUKOWSKI

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

The Road to Los Angeles © John Fante, 1985
Wait Until Spring, Bandini © John Fante, 1938, 1983
Ask the Dust © John Fante 1939, 1980
Published by arrangement with Ecco,
an imprint of HarperCollins Publishers
© Christian Bourgois éditeur 1985, 1986, 1987
pour la traduction française,
2013 pour la présente édition
ISBN 978-2-267-02514-9

Introduction

À L'OUEST DE ROME

« Je me sens tout nerveux quand j'amène des amis à la maison », se plaint Jimmy, le jeune héros du *Vin de la jeunesse*, le recueil des nouvelles de John Fante. « Tout y est tellement italien. Il y a ici un portrait de Victor Emmanuel, là une photo de la cathédrale de Milan, à côté une image de saint Pierre, et sur le buffet trône un pichet de facture médiévale : il est toujours plein à ras bord d'un vin rouge et brillant. Tous ces objets font partie de l'héritage de mon père, et peu importe qui vient à la maison, mon père adore se planter à côté d'eux et plastronner. Alors, je me mets en rogne contre lui. Je lui dis d'arrêter son cinéma de Rital et d'être un vrai Américain. »

John Fante a-t-il jamais arrêté son cinéma de Rital pour être un vrai Américain ? Sans doute que non et ce ne sont pas ses lecteurs français qui s'en plaindront. Car presque tous les livres de Fante évoquent les tribulations tragi-comiques d'un fils d'immigré écartelé entre la tradition italienne et un désir forcené d'intégration : côté jardin, les spaghetti au parmesan, l'ail, les fastes catholiques, les jurons italiens, l'éloquence des gestes, les emportements et les outrances, le « cinéma » rital ; côté cour, le base-ball ou le football amé-

ricain, les hamburgers, la retenue, les Dietrich, Eicheldorn, Schmid et autres Kisberg, tous ces sangs bleus protestants et culs pincés anglo-saxons pour qui un fils d'immigré italien n'est guère fréquentable... Cependant, pour le héros des livres de John Fante, l'Amérique est aussi le pays où la réussite est à portée de la main, non pas un pays de cocagne, car les héros de Fante y tombent de Charybde en Scylla avec une facilité déconcertante, mais les sirènes de la célébrité et de l'argent facile ont pour eux des accents irrésistibles. C'est donc une position éminemment inconfortable qu'occupe le narrateur type des livres de Fante : *À l'ouest de Rome (West of Rome)*, titre original du recueil contenant *Mon chien Stupide* et *L'Orgie*, publiés séparément en français, dit bien l'exil loin d'une Italie remodelée par les fantasmagories paternelles, la nostalgie, les bibelots, les images pieuses, les recettes de cuisine des Abruzzes ou l'exaspérante bigoterie de la mère... Devenir un vrai Américain : fantasme central, rêve inaccessible, mirage qui sans cesse recule à mesure qu'on croit s'en approcher ; la « route de Los Angeles » n'en finit pas de finir et même lorsqu'on arrive enfin dans la cité des anges, on n'en reste pas moins un « indécrottable Rital » qui tire le diable par la queue en rêvant de célébrité, de voitures de sport et de blondes sophistiquées. Tel est le sort, peu enviable, du *ritalo-yankee*, cet être hybride pour qui l'Italie appartient au passé tandis que l'Amérique refuse obstinément de lui ouvrir ses portes dorées...

Rarement l'œuvre littéraire aura été un décalque aussi fidèle de l'existence de son auteur. Les tribulations du *ritalo-yankee* sont donc aussi bien celles de John Fante que de ses héros. *La Route de Los Angeles, Bandini, Demande à*

la poussière, Rêves de Bunker Hill : les quatre volumes de la saga d'Arturo Bandini constituent une autobiographie à peine déguisée. Moyennant quoi, la vie de John Fante ressemble à un condensé de ses romans.

Il est né le 8 avril 1909 à Denver, dans le Colorado. Ses parents, Nick et Mary Fante, sont des immigrants italiens originaires de la région montagneuse des Abruzzes. Ils quittent bientôt Denver pour s'installer à Boulder, au pied des Montagnes Rocheuses. Aussi bagarreur et volage que le père d'Arturo Bandini, Nick Fante est un maçon et un poseur de briques que le froid condamne chaque hiver au chômage. « La neige figeait le mortier entre les briques qu'il posait », écrit Fante dans *Bandini*. Le jeune Fante étudie à l'école paroissiale de Boulder, puis chez les jésuites. Les nouvelles du *Vin de la jeunesse* évoquent admirablement la religiosité tantôt naïve tantôt roublarde du jeune narrateur, sa familiarité avec les saints catholiques, les affres de la culpabilité et le soulagement de la confession, les frasques des enfants de chœur, la bigoterie terrifiante de la mère, tout ce microcosme religieux dans lequel John Fante grandit.

En 1929, à vingt ans, il commence d'écrire des nouvelles. L'année suivante, il s'installe à Wilmington, en Californie, avec sa mère, sa sœur Josephine et ses deux frères Tom et Pete. Car son père Nick vient de plaquer sa mère pour une autre femme, l'abandonnant sans argent, et elle a décidé de quitter Boulder avec sa famille pour s'installer plus près de ses propres frères. John Fante essaie alors de faire vivre sa famille en prenant des petits boulots sur les quais du port et dans les conserveries de poissons, des emplois qu'il

décrira ensuite dans son premier roman, *La Route de Los Angeles*. Par ailleurs, il suit des cours d'anglais au Long Beach Junior College.

Cette même année 1930, John Fante écrit à Henry Louis Mencken, le directeur de l'*American Mercury* de New York, pour lui proposer de collaborer à sa revue. Il fallait toute l'audace de la jeunesse pour s'adresser ainsi au « Grand Manitou » des lettres américaines, car le *Mercury* était alors la revue culturelle et littéraire la plus respectée des États-Unis, l'équivalent américain de la *NRF* à la grande époque de cette dernière parution. Mencken, surnommé « la Terreur de Baltimore », était à la fois directeur de revue (*The Smart Set*, puis *The American Mercury*), essayiste renommé, critique littéraire, germanophile, spécialiste de Nietzsche, journaliste proluxe et redouté, car pourfendeur impitoyable de toutes les niaiseries qui passaient à portée de sa plume acérée. En particulier, ses articles sur les conventions républicaines et démocrates, publiés dans le *Baltimore Evening Sun* entre 1920 et 1948, sont de véritables morceaux d'anthologie : rarement journaliste a éreinté aussi cruellement ceux que Mencken appelait avec mépris « les charlatans de la politique ».

Or, Mencken est l'idole du jeune Fante qui, dans sa chambre d'hôtel miteuse de Bunker Hill, punaise au mur une photo de son mentor : les sourcils froncés, la raie au milieu, le cigare vissé entre les dents. Éperdu d'admiration, Fante ira jusqu'à se coiffer comme Mencken, fumer les mêmes cigares que lui (quand il a assez d'argent pour s'en payer un...), imiter ses expressions et adopter dans son écriture le même ton caustique et parfois véhément.

En août 1930 Fante écrit donc à Mencken et le Grand

Manitou de Baltimore lui répond. Pourquoi Mencken est-il le héros de Fante ? La correspondance entre les deux hommes, qui dura pendant vingt ans sans qu'ils se rencontrent jamais, l'explique assez bien. Mencken, qui a presque trente ans de plus que Fante, est pour celui-ci le modèle de l'écrivain qui a réussi ; c'est aussi une figure paternelle infiniment plus acceptable et admirable que ce bagarreur de Nick Fante, l'ignoble buveur, le joueur et le coureur impénitent, dépensier, fantasque et bourru, ce Nick Fante à qui, soit dit en passant, son fils John ressemble comme deux gouttes d'eau... Non seulement cela, mais le jeune Fante reconnaît, dans les diatribes fulminantes et l'ironie mordante de H.L. Mencken un peu de sa propre rage et de sa révolte contre toutes les institutions et les mœurs de son temps. Par exemple, Fante comme Mencken pourfendent systématiquement les idéologies de gauche ; sceptiques, voire cyniques, les deux hommes raillent tous les bons sentiments et se méfient comme de la peste de ces utopies socialisantes qui risquent de mettre en péril la liberté des individus : plutôt l'anarchie ou le *struggle for life* si typiquement américain, que les dangers d'un embrigadement généralisé, qu'il soit d'origine fasciste ou communiste... La présence de Nietzsche et de Spengler dans *La Route de Los Angeles* provient directement de l'influence de Mencken et de sa germanophilie affichée pendant les années trente avec une provocation qui ne pouvait que séduire le jeune Fante.

Une espèce d'intimité joueuse s'instaure d'ailleurs dans la correspondance entre les deux hommes, comme en témoigne ce passage d'une lettre de Fante à Mencken, datée du 26 juillet 1932 : « J'ai la ferme intention de devenir

un jour le directeur de l'*American Mercury*. Vers l'âge de quarante ans, je crois que j'aurai les compétences nécessaires. Cela sous-entend beaucoup de travail, si bien que je m'y applique consciencieusement ; à moins que la mort ou la cécité ne l'en empêche, un homme peut abattre un travail gigantesque en vingt ans, et je ne connais vraiment aucune raison susceptible de me tenir à l'écart de ce poste dans une vingtaine d'années. Je songe avec beaucoup d'amusement que la revue que je dirigerai refuse régulièrement mes textes, mais je ne souffre pas pour autant d'illusions de grandeur. Le seul problème, c'est que, si jamais vous décidiez de plaquer votre boulot, la revue risquerait de se casser la figure ; alors, pour l'amour du ciel, accrochez-vous encore un peu. Mettez bien vos protège-chaussures et boutonnez votre manteau jusqu'au cou. »

« Le grand Hackmuth » ou « Herr Hackmuth », comme Fante le surnomme affectueusement dans ses livres, publie la première nouvelle du jeune écrivain, *Altar Boy (Enfant de chœur)*, dans le *Mercury* en août 1932. Vers cette époque, Nick Fante se remet en ménage avec sa femme, et la famille de nouveau réunie va s'installer à Roseville, en Californie. En novembre 1932, Mencken publie une autre nouvelle de Fante, *Home Sweet Home (Foyer, doux foyer)* dans le *Mercury*. Fante, qui fréquente alors les ouvriers philippins des conserveries de Wilmington, envisage d'écrire un livre sur leur communauté en Californie, mais ce projet n'aboutira jamais. Seul le très émouvant personnage philippin de Julio Sal apparaîtra dans une nouvelle, *Helen, ta beauté est pour moi...*, incluse dans *Le Vin de la jeunesse*.

Tout en continuant d'écrire des nouvelles que Mencken ou d'autres magazines américains comme *Collier's*, *Esquire* ou

The Atlantic Monthly publie régulièrement, Fante travaille à son premier roman, *La Route de Los Angeles*, entamé en 1933, achevé en 1936. Dans une lettre, il confie alors à son vieil ami Carey McWilliams, lui aussi écrivain et fin connaisseur de « la cité des anges » : « J'ai fini *La Route de Los Angeles* et, mon vieux, je suis ravi ! (...) Certains passages vont hérissier le poil du plus teigneux des loups. Tout cela est peut-être trop corsé, c'est-à-dire manquant de « bon goût ». Mais ça ne me gêne pas. »

En revanche, ce manque de « bon goût » gêna considérablement la demi-douzaine d'éditeurs américains qui refusèrent de publier le premier roman de Fante. Il fallut attendre 1985, soit deux ans après la mort de l'auteur, pour que Black Sparrow Press, l'éditeur américain de ses œuvres, publie *La Route de Los Angeles*. Après le décès de son mari en 1983, Joyce Fante découvrit le manuscrit dans un tiroir, dont John portait la clef autour du cou... C'est dire l'attachement de Fante pour ce premier roman tonitruant et délirant, mais que seuls quelques intimes avaient pu lire avant la mort de son auteur. Dans *La Route de Los Angeles* apparaît pour la première fois Arturo Bandini, l'*alter ego* de John Fante, successivement terrassier, plongeur, débardeur, employé dans une épicerie, ouvrier dans une conserverie de poissons à Wilmington, où il essaie de faire épeler le mot *Weltanschauung* à un thon de cinquante kilos ! Quand Arturo va à la bibliothèque, c'est davantage pour reluquer la jolie bibliothécaire que pour lire les livres de Nietzsche et de Spengler qu'il lui emprunte. Et lorsqu'il s'aventure parmi les crabes du bord de mer, c'est plus fort que lui, le voilà repris par son « cinéma de Rital » : il entre dans la peau du « Dictateur Bandini, l'Homme de Fer au Pays des Crabes »

qu'il occit à coups de pistolet à air comprimé... Mussolini n'est pas loin, « Bandini le Surhomme » se prend pour le *Duce* ; tribun de pacotille, il harangue la foule des crustacés, exhorte, vitupère, stigmatise, gesticule, apostrophe, injurie, passe en cour martiale et finit par massacrer... Encore le grand « cinéma » italien, mélange de désespoir, de rage, de forfanterie : les rêves de gloire et la mégalomanie délirante pallient la misère de l'existence, la solitude étouffante, la pauvreté matérielle, l'abandon du père (ici présenté comme mort), le manque d'affection, les désirs inassouvis. Comme dit un ouvrier mexicain à propos d'Arturo Bandini : « Cé petit fils dé poute est dingo. »

En 1933, fort de ses nouvelles publiées dans le *Mercury*, Fante entame une carrière de scénariste à Hollywood. Aux vaches maigres succèdent tout à coup les vaches grasses, mais il n'aura cependant pas de mots assez durs pour railler l'absurdité de son travail de scénariste pour les studios. Déjà, dans une lettre à Mencken datée du 11 novembre 1936, il écrit : « Aujourd'hui, la meilleure façon pour un écrivain de gagner de l'argent, ce n'est pas de pondre des nouvelles, mais de bosser dans le cinéma. Publier des nouvelles dans un canard de luxe, c'est parfait tant que ça dure, mais je n'ai plus la patience de m'amuser à ça. Quand je n'ai plus le rond, mon agent à Hollywood me trouve d'habitude du boulot pour quelques semaines dans un studio – jusqu'à ce qu'on me vire –, et cela me permet de mettre de côté assez de blé pour souffler un peu. Mais c'est là une existence en montagnes russes, épuisante pour les nerfs, et en dernière analyse le jeu n'en vaut pas la chandelle. Les compromis deviennent de plus en plus intenable. Hollywood est un

sale endroit. Il tue les écrivains. Ici on meurt jeune, et de mort violente. »

Le cinéma tuerait donc les écrivains sous couvert de leur offrir des ponts d'or. Vieille complainte, qu'on retrouve sous la plume de nombreux romanciers ayant émargé aux mines d'or hollywoodiennes, par exemple chez William Faulkner, Scott Fitzgerald, Jim Harrison ou James Agee, le scénariste de *La Nuit du chasseur*. Mais cela n'empêchera pas Fante de travailler régulièrement entre 1935 et 1966 pour la Warner, MGM, RKO, Columbia, Republic et Paramount... afin de faire vivre sa famille (nombreuse) et de satisfaire quelques passions (ruineuses) : le poker, les voitures rapides, le golf, etc. Pourtant, quand il entre à la Warner en 1933, il fait part de son euphorie de débutant au même H.L. Mencken, le maître, le confident, le confesseur dans la plus pure tradition catholique romaine : « Qu'est-ce que je me marre ! J'ai une secrétaire, un grand bureau et plein de gens qui me font des courbettes quand je passe, même si personne ne peut encadrer ma tronche de Rital. Non seulement je leur ai fait avaler cette eau de vaisselle, mais ça leur a coûté 1 500 dollars, plus 250 dollars la semaine pour une période indéterminée. Whoops ! »

Après quelques scénarios typiquement « ritals » – *Bandini*, *Dago Mike Cantello*, *Dinky* –, Fante quitte la Warner en 1935 et décide de prendre un peu de recul ; il s'installe à Terminal Island, parmi les conserveries de poissons et les pêcheurs philippins, pour retravailler son premier roman, *La Route de Los Angeles*. Cette époque de sa vie, ces décors, ces personnages ainsi que son métier de scénariste, il les évoquera dans son dernier livre, *Rêves de Bunker Hill*, qu'aveugle il dictera à sa femme avant de mourir ; c'est

une peinture au vitriol des mœurs hollywoodiennes, une pochade, un brûlot : les producteurs font mariner leurs scénaristes pendant des semaines avant de les lancer dans des projets absurdes, sans cesse modifiés et finalement abandonnés ; les rapports humains relèvent de l'asile de fous ; ainsi, pour tuer le temps, on joue furieusement au mikado en bavardant : « Pourquoi ne partez-vous pas d'ici ? lui demandai-je. – À cause de l'argent. J'adore l'argent. »

En 1938, Fante publie enfin un roman, *Wait Until Spring, Bandini* (*Bandini*) chez Stackpole & Sons. On y retrouve Arturo Bandini, au seuil de l'adolescence, parmi les neiges du Colorado. Depuis les délires de *La Route de Los Angeles*, Fante s'est manifestement calmé. Son écriture se fait limpide, assagie et délicate pour évoquer ces événements rattachés à un passé plus lointain : les aventures de Svevo Bandini, le maçon cavaleur et bagarreur ; l'insupportable religiosité de la mère ; les premières amours d'Arturo, bouleversé par la mort de sa bien-aimée puis par les frasques paternelles ; la chaleur de l'atmosphère familiale et le brusque départ du père qui va vivre avec une veuve riche. Tout cela saturé d'émotion, mais sans la moindre mièvrerie, sans que jamais les malheurs du jeune Arturo Bandini ne virent au mélo pleurnichard. Cet hiver dans le Colorado n'a rien d'un conte de Noël pour enfants attardés ; au contraire, le drame retenu mis en scène par Fante a une puissance et une sobriété peu communes. On ne peut malheureusement pas en dire autant du film de Dominique Deruddere, avec dans les rôles principaux Joe Mantegna, Faye Dunaway et Ornella Mutti, malgré ou à cause des 4 millions de dollars que Coppola y a investis.

En 1939, presque dans la foulée de *Bandini* paraît *Ask the Dust* (*Demande à la poussière*). Nouvel échec commercial. En 1979, Charles Bukowski, l'auteur des *Contes de la folie ordinaire*, écrit une préface pour la réédition de *Demande à la poussière* chez Black Sparrow Press, qui est aussi son éditeur américain ; Bukowski se rappelle ainsi sa découverte éblouie de *Ask the Dust*, dans une bibliothèque publique de Los Angeles : « Un jour, j'ai sorti un livre, je l'ai ouvert et c'était ça. Je restai planté un moment, lisant et comme un homme qui a trouvé de l'or à la décharge publique. J'ai posé le livre sur la table, les phrases filaient facilement à travers les pages comme un courant. Chaque ligne avait sa propre énergie et était suivie d'une semblable et la vraie substance de chaque ligne donnait sa forme à la page, une sensation de quelque chose de sculpté dans le texte. Voilà enfin un homme qui n'avait pas peur de l'émotion. »

Demande à la poussière est l'un des meilleurs livres de Fante. Comme Céline, qui revendiquait « le rendu de l'émotion », Fante y prouve qu'il sait traquer les contorsions les plus absurdes du sentiment, ses crapuleries et ses perversions, l'amour métamorphosé en haine, la passion la plus violente virant soudain à l'impuissance. Dans ce roman, Fante abandonne l'écriture poétique et limpide de *Bandini* pour retrouver toute la hargne de *La Route de Los Angeles*, mais avec le métier en plus, avec une maîtrise, un sens de l'intrigue et du dialogue qui emportent l'adhésion.

Voici donc Arturo Bandini, âgé de vingt ans, fraîchement débarqué du Colorado parmi « les palmiers noircis au monoxyde de carbone » de Los Angeles. Comme dans tant de fictions contemporaines, notre héros est apprenti-écrivain : aux nuits fiévreuses passées à marteler le clavier

de la machine à écrire, succèdent les journées de désenchantement où Arturo jette rageusement à la poubelle le fruit de ses élucubrations nocturnes. À moins qu'il ne les envoie au « grand Hackmuth », lequel lui répond aussitôt qu'il est d'accord pour les publier dans sa prestigieuse revue. Un chèque suit. Alors Bandini délire dans sa chambre miteuse de l'Alta Loma Hotel, il s'agenouille devant la photo du Maître punaisée au mur, il lui adresse une prière d'action de grâce, il pleure, il gémit de bonheur, il se prend pour le plus grand écrivain de tous les temps... Mégalomanie galopante, souvent suivie d'une crise de dépression tout aussi vertigineuse... Excessif, teigneux, vantard, mauvais, bestial, grandiloquent, atteint d'un égocentrisme monstrueux, tantôt battant sa coulpe, tantôt se portant tout seul au pinacle d'une gloriole absurde, Arturo Bandini est sujet à d'ahurissants accès de cyclothymie. Son amour ambigu pour Camilla Lopez, une petite Mexicaine, serveuse dans une gargote et amateur de marijuana, n'arrange guère cette prédisposition congénitale à l'outrance... Fervent adepte du grand écart émotionnel, Arturo crève la faim et cède à tous les caprices de son imagination : Arturo a pour héros (en plus de « Herr Hackmuth ») le grand Joe Di Maggio, le Rital qui a réussi, le champion de base-ball, l'immigré qui a épousé Marilyn Monroe. Mais plutôt que de faire la cour à la jolie Camilla dont il est amoureux, Arturo préfère lui balancer des vacheries, fréquenter les taxi-dancings pour ouvriers philippins ou s'envoyer une névrosée. Et quand la terre tremble près de Los Angeles, il y voit bien sûr le châtement divin de sa luxure ; *La Colère de Dieu*, c'est d'ailleurs le titre d'une nouvelle du *Vin de la jeunesse*, où un tremblement de terre vient là aussi punir les « péchés de

sensualité » d'un narrateur concupiscent qui a néanmoins la prière à fleur de lèvres...

La poussière évoquée par le titre du roman, c'est celle qui recouvre les palmiers, les maisons et les rues de Los Angeles ; cette fine poussière de sable vient des étendues sauvages du désert de Mojave et du pays natal de Camilla. Mais c'est aussi la poussière biblique des morts : « le monde n'était que poussière et retournerait à la poussière », écrit Fante. Roman du désespoir, de la perdition et des bas-fonds, *Demande à la poussière* retrace aussi les débuts prometteurs d'Arturo Bandini dans le monde des lettres : le Grand Hackmuth publie plusieurs de ses nouvelles et, à la fin du livre, Bandini reçoit les exemplaires imprimés de son premier roman. Bandini ainsi que Fante sont donc les symboles de ce mythe typiquement américain qu'est la *success story* : partis de rien, ils se sont élevés par la vertu de leurs seuls mérites jusqu'à une position enviable. En route, le malheureux Arturo aura néanmoins perdu Camilla, partie en plein désert sans espoir de retour, avec un chiot et une bouteille de lait pour tout bagage.

Ce désir de réussite sociale, si brûlant dans tous les livres de Fante ainsi que dans sa biographie, explique sans doute pourquoi il aura fallu attendre les années quatre-vingt pour voir ses livres réédités aux États-Unis, puis publiés en France chez Christian Bourgois, après que Philippe Garnier leur eut consacré un long article dans *Libération*. L'époque était sans doute mûre pour redécouvrir ces *success stories* loufoques, dérisoires et tellement réelles.

Après la publication américaine de *Demande à la poussière*, Fante est accaparé par son travail de scénariste dans les

studios hollywoodiens. Sans oublier les trois fils et la fille qu'il élève avec sa femme, Joyce Fante, épousée à Reno en 1937... Son activité littéraire s'en ressent. Mais comme on va le voir, après un trou d'une dizaine d'années, Fante va reprendre du service dans l'écriture romanesque.

Plein de vie, publié en 1952 par Little, Brown, est à la fois le roman de Fante qui eut le plus gros succès commercial aux États-Unis et le seul dont il écrivit l'adaptation pour le cinéma. Le film, réalisé par Richard Quine, avec Judy Holliday et Richard Conte dans les rôles principaux, sort en 1956 et fait un tabac. Au point qu'en France, les éditions Marabout publient une traduction approximative du roman, accompagnée de plusieurs photos grisâtres du film, les salles obscures constituant déjà la meilleure publicité possible pour un roman... Il n'empêche qu'en privé John Fante jugeait ce film décevant. Quant au roman, dont le personnage principal s'appelle tout simplement John Fante, il raconte sa vie de jeune marié avec Joyce et ses activités de scénariste à Hollywood au début des années cinquante. Joyce, la femme de John, attend leur premier enfant, mais leur superbe maison de Los Angeles est infestée de termites et les lubies de la future mère font grimper à ses murs pourris un John Fante partagé entre l'exaspération et l'inquiétude. Nick Fante, le père venu réparer la maison, ne dessoulera pas de tout son séjour et cette comédie domestique s'achèvera par la naissance d'un fils...

Fièrement dédicacé à « H.L. Mencken, en témoignage d'indéfectible admiration », *Plein de vie* rapporta beaucoup d'argent à John Fante, d'autant qu'il en vendit le manuscrit au producteur Stanley Kramer pour quarante mille dollars. Dans une lettre du 21 mars 1952 à H.L. Mencken,